

La sève et la cendre

Alain Dubos

LA SÈVE ET LA CENDRE

Roman

DU MÊME AUTEUR.

Chez Bookelis

Le secret du Docteur Lescat
La palombe noire
La mémoire du vent
Le dernier combat du docteur Cassagne
La rizière des barbares.

Chez d'autres éditeurs

Les Seigneurs de la Haute Lande, Presses de la Cité
L'Embuscade, Presses de la Cité
Et tu franchiras la frontière, Julliard
La Fin des Mandarins, Julliard
Acadie, terre promise, Presses de la Cité
Retour en Acadie, Presses de la Cité
La Plantation de Bois-Joli, Presses de la Cité
La Baie des maudits, Presses de la Cité
Constance et la ville d'hiver, Presses de la Cité
Les Amants du Saint-Laurent, Presses de la Cité
Vietnam (Photos de Louis Monier) Timée
Cambodge (Photos de François Poche) Timée
Landes de terre et d'eau (Aquarelles de Philippe Valliez
(Passiflore)
La Corne de Dieu, Calmann-Lévy
L'automne bleu (Photos de Cyril Vidal), Passiflore.
La Ferme de Bonne-Espérance, Calmann-Lévy
Théâtre : L'affaire d'une vie
Echec au Roy (Et l'Acadie, Majesté ?)

Entre Born et Seignanx, lacs et océan, le Marensin est un pays gascon de forêt profonde, dont le rivage atlantique, rectiligne, est gardé par une large et haute dune. Autrefois lande moutonnaire, il s'est vu transformé, au 19^e siècle, par l'industrie du bois et de la résine. Piqué de villages aujourd'hui dévolus pour l'essentiel au tourisme, il garde, dans ses silences et sa solitude, la mémoire de ceux qui, au long d'un siècle de travail du pin maritime, en firent une usine à ciel ouvert.

Pour Lucette Dupeyron et la mémoire de son enfance en forêt.

PREMIERE PARTIE.

MAYLIS

CHAPITRE 1

- *M*aylis !

Elle avait quatre ans, des envies de liberté, et cela faisait plusieurs minutes qu'elle avait cessé d'entendre les voix familières devenues cris d'angoisse. Rien ne lui importait davantage que l'abri des ces immenses globes verts qui faisaient autour d'elle comme un tunnel de silence et d'ombre, avec leurs tiges enfoncées tout droit dans la terre, qui se laissaient écarter de la main, souples et dociles. Cela n'avait pas de fin, et il était toujours aussi facile de courir de l'une à l'autre, au creux de cette terre si blanche, qui absorbait tout bruit.

Maylis s'était accroupie, cherchant l'auvent des fougères, et avait fini par s'asseoir dans la pénombre végétale, les genoux repliés sous le menton. Avait-elle eu peur, au bout d'un moment? Il lui semblait avoir commencé un voyage sans fin. Nulle fatigue ne l'avait terrassée. Quelle crainte aurait-elle bien pu éprouver, d'ailleurs, sous une voute aussi rassurante?

- Maylis ! Où es-tu ?

On l'appelait, de nouveau, des voix plus nombreuses venant de toutes parts. Y avait-il un jeu plus amusant que celui-là? Elle avait couru, plus vite encore, débouché au centre d'une clairière cernée par des géants murmurants. Le vent s'était soudain levé, les pins s'étaient mis à se balancer doucement, raides buchettes au sommet desquelles des chevelures rectilignes tournoyaient avec grâce dans le ciel. Forêt! Maylis avait battu des

mains, lancé vers cette fantasmagorie sa jubilation de petite enfant. Elle aurait voulu embrasser d'un coup cette compagnie de troncs énormes, une armée réunie rien que pour elle

- Un... deux... trois.

Elle savait compter jusqu'à dix, et avait alors galopé d'un arbre à l'autre, pour les toucher, les apprivoiser, les posséder. Puis elle avait glissé sur un tapis d'aiguilles qui lui avaient piqué les fesses, et reconnu soudain, qui la dominaient, l'un, féminin et sévère, l'autre portant moustaches noires, et plutôt amusé, les visages de ses parents.

- Coquine! Tu m'as fait mourir! Une pleine demi-heure à te chercher !

Maylis s'était mise à rire, et la colère inquiète d'Ève Savayran s'était transformée en stupéfaction.

- Paul, enfin, aide-moi! Dis-lui quelque chose.

Paul Savayran avait soulevé sa fille au-dessus de lui, et, la tenant renversée, à bout de bras, avait doucement embrassé son front. A découvrir Maylis, heureuse de son escapade, et regrettant qu'elle se terminât si vite, il avait éprouvé, à la place de l'inquiétude, une vraie fierté.

- Mademoiselle ! A quatre ans et quelques jours, il est un peu tôt pour aller nous récupérer l'Afrique Orientale, sans carte, qui plus est. Et sans avoir terminé sa bouillie. Toi qui as si peur des chiens du voisinage, tu te lances ainsi, en plein *pinhadar* (pinède) landais ? Explique-moi ce mystère.

Il n'y avait pas de mystère. Maylis voulait retourner sous les fougères. Les arbres étaient devenus ses amis, et la bruyère aussi, comme les aiguilles de pins, et les gros fruits secs aux écailles ouvertes, si légers dans la main. L'enfant avait éclaté de rire. Elle avait apprivoisé les bruits du vent, les amples mouvements des fâites, les traits de soleil dans l'austère solitude de la forêt. Ce monde-là ne lui ferait jamais peur.

Juillet 1921.

Maylis s'allongea sur le sable. Près de quinze années avaient passé depuis cette petite aventure enfantine. Le décor, lui, n'avait pas changé. Les fougères laissaient entre elles les mêmes interstices par lesquels la jeune fille distinguait, comme au fond d'un kaléidoscope, le réseau arachnéen des faîtes, dessin au crayon sur le ciel de lait. Portés par un flot qui les charriait jusqu'à elle, pressés, des souvenirs, semblables à celui de sa fugue, surgissaient soudain de sa mémoire, et venaient bourdonner autour d'elle.

- Où était-ce ?

Elle s'entendit gémir. Sa respiration s'accélérait. Un télescopage de sons et de visions, un vacarme intérieur, la broyaient, dans le silence et la chaleur. C'étaient des ciels, toujours, fuyant sous le vent avec leurs nuées, poisseux de crachins, ou au contraire si blancs qu'ils blessaient l'œil, à en pleurer. C'étaient la voix grave de Paul Savayran, ses bras serrant l'enfant adorée, un regard d'Ève, ses mots, tendres comme l'était la peau de son cou. Puis, tout à coup, des tempêtes soufflaient, leur écho lugubre transperçait la forêt. Dans la noire nuit landaise rougeoyaient les globes des incendies, que l'on contemplait du grenier de la grande maison. Comme tout cela était loin, dispersé, parcellaire.

Elle s'agenouilla. Des digues se rompaient en elle. Les défenses patiemment érigées par ses tuteurs contre le souvenir de ses premières années de vie, et sa propre amnésie, aussi, cédaient. Elle s'y était préparée, mais la violence du phénomène la laissait sans force. Tout cela avait donc existé, pour de bon ? Les promenades au fil de chemins oubliés, le bruit du moteur annonçant le retour du père, les pièces d'une maison trop vaste pour une fille unique, la Casedieu ?

- La Casedieu.

Elle murmura ce nom qu'autour d'elle personne n'avait prononcé à voix haute depuis des lustres. C'était "avant". Elle secoua les anglaises châtain clair qui encadraient son visage, inspecta le paysage qui s'offrait à elle. La maison de son enfance jouxtait semblables pinèdes. De l'étage, on apercevait une haute cheminée d'usine, toute de brique rouge, avec sa fumée noire émergeant de la forêt. Etait-ce loin d'ici ? Elle se releva avec peine, aperçut sa tante qui venait vers elle.

- Eh bien, ma nièce, la gronda Eugénie, tu pourrais répondre, quand on t'appelle. Et tu en fais, une tête. Aller comme ça, sans chapeau, sous un tel soleil ! Que fais-tu donc, dans ces fougères ?

- Rien, tante Génie, rien, marcher un peu, c'est tout.

Maylis considéra la femme encore jeune, au maintien strict et au regard de faïence, qui l'avait recueillie à Libourne un jour de Mai dix neuf cent sept. Eugénie Savayran, née Costalier, portait haut et fort la filiation parlementaire qui lui rendait ordinaire, depuis toujours, la fréquentation des élus aquitains de la République. Son mariage avec Henri Savayran, possesseur d'un vignoble à Pomerol, de quelques métairies dans les Landes, et surtout actionnaire d'une scierie-distillerie en Marensin, avait conforté sa dot, faite d'autres vignes, à Montagne-Saint-Emilion, et d'immeubles de rapport, à Bordeaux.

Le tout formait un de ces patrimoines comme il s'en était constitué beaucoup au dix-neuvième siècle. La part Savayran y était belle. Placements judicieux, bons choix aux adjudications des communaux landais, exploitation industrielle de la résine quand celle-ci coulait comme une rivière aurifère. Les petits négociants en tissus du Gers avaient, en trois générations, et en se déplaçant un peu vers l'ouest, franchi quelques jolis barreaux de l'échelle sociale.

Tante Génie renchérit.

- Et cramoisie, avec ça ! Viens, nous allons déjeuner.

Elle avait la voix haut perchée, enjolivée par une pointe d'accent bordelais et des petits rires, autoritaires, le plus souvent. Maylis la suivit, pieds nus. Les yeux rivés aux légères envolées de la robe de sa tante sur le sable, elle mettait un peu d'ordre dans ses esprits. Devant elle, altière et comme libérée des contingences climatiques, Eugénie s'appuyait avec nonchalance sur une ombrelle qu'elle ouvrit de ses longs doigts fins lorsque le soleil inonda le carrefour des chemins.

- Ne t'éloigne pas sans nous le dire, Maylis. Si encore tes cousins étaient avec nous.

La jeune fille haussa les épaules. La sollicitude anxieuse de ses tuteurs, qui lui avait semblé simplement étrange, les premiers temps de sa vie à Libourne, lui pesait désormais, chaque jour un peu plus. Son séjour chez les sœurs de Sainte Foy à peine terminé, et bien qu'elle se trouvât encore à près de trois ans de sa majorité, Maylis Savayran supportait de plus en plus mal le soin méticuleux que son oncle et sa tante mettaient à parfaire son éducation. L'idée qu'une donzelle de dix huit ans ne pût s'éloigner d'une route déserte sans que l'on s'inquiétât aussitôt lui sembla déplacée.

- Oui, ma tante, admit-elle.

On faisait halte en pleine pinède, sur la route de Mimizan à Vielle Saint-Girons. Eugénie Savayran répondait à l'invitation d'amis en vacances estivales près de la mer. En vérité, les cousines de Maylis, Camille, et Anne, ainsi que leur frère Serge, auraient dû être du voyage, mais au dernier moment, on avait trouvé de l'ouvrage pour les filles, à l'hospice, au chevet de poilus qui n'en finissaient pas de cracher leurs poumons brûlés par les gaz. Quant au cousin Serge, dont certains supposaient qu'il éprouvait pour Maylis un sentiment plus fort que celui du banal cousinage, il avait reçu mission d'inspecter le vignoble familial frôlé quelques jours auparavant par des orages de grêle.

Maylis chassa de son esprit leurs visages trop familiers, qui l'encombraient, et se chaussa. Elle portait, sous sa robe à

volant serrée à la taille par une flanelle rouge dont la simple vue l'horripilait, des chaussettes qui montaient jusqu'au milieu de ses cuisses. De quoi pester.

- Et en plein été.

Auguste, le chauffeur-jardinier de Libourne, long torse sous un visage tout en nez, membres maigres vêtus de drap bleu, avait installé un pique-nique en bordure de pinède, près de la grosse Panhard de ses maîtres. Henri Savayran aperçut sa nièce, à la traîne d'Eugénie.

- Ah, te voilà, enfin. Quelle idée, de disparaître ainsi, en pleine canicule de Juillet.

Maylis s'assit dans le sable, regarda son oncle droit dans les yeux. A cinquante ans passés, Henri Savayran conservait un visage aux traits fins, presque juvénile. Bel homme, charmeur quand il le décidait, il souriait rarement, et s'enthousiasmait encore moins, sauf pour les choses de l'argent, et de la possession.

- Où est la Casedieu ? lui demanda Maylis à brûle-pourpoint. Loin d'ici ? Je me souviens de pistes et de chemins forestiers qui ressemblaient à ceux-ci.

Henri Savayran tourna vers sa femme son regard gris et froid que traversaient parfois des lueurs d'ironie ou d'intérêt, selon que l'on parlât de concurrence ou de tarifs. Eugénie posa son pilon de dinde sur la toile.

- Cette bicoque, oh, elle est plus loin dans l'intérieur. Tu t'y intéresses donc, à présent ?

- J'y pense, dit Maylis, rêveuse. C'est de traverser cette forêt, je suppose.

Elle eut un sourire un peu triste, pour éclairer son visage piqué de roux, aux grands yeux noirs qui attiraient tant la sympathie que la curiosité. C'était, entre ses cheveux couleur de miel et sa bouche aux lèvres pleines, un mélange de pieuse sagesse et de canaillerie, avec de temps à autre le sombre feu des colères, l'éclat des inquiétudes ou des joies, et le secret, toujours,

pour en fermer à volonté l'accès, aux étrangers tout comme aux proches.

Henri soupira.

- La Casedieu, certes, il faudra bien un jour s'occuper de cette ruine.

Tout en mâchant un blanc de volaille, il jetait vers sa nièce des regards en biais, au fond desquels Maylis reconnut bien l'intérêt que son oncle portait de coutume aux choses matérielles. Achats de parcelles, négociations annuelles du prix du vin et de la résine, partages des héritages et donations constituaient une bonne part du sel qu'Henri Savayran mettait dans sa vie semi-oisive. Son bureau croulait sous les registres où s'inscrivait jour après jour le cours de sa fortune. Il y avait là aussi, alignés en colonnes serrées, les loyers de Mériadek (quartier de Bordeaux), qu'il gérait au nom de sa femme, et d'autres affaires encore, pour lesquelles il fréquentait avec assiduité tant les Cercles bordelais que la Bourse de Paris.

Maylis insista, d'une voix douce.

- Vous ne m'avez toujours pas dit où se trouve cette... comment dites vous, ma tante, bicoque ?

Eugénie se chargea de lui répondre.

- Eh bien, entre ici et le courant d'Huchet, tu ne te souviens donc pas ? Il y a des lacs, et des forêts, autour, et l'océan, comme partout dans ce pays de Marensin. Rien de bien extraordinaire, vraiment. Finis ta viande, je te prie.

Elle s'était exprimée avec une pointe d'agacement, signifiant que le débat était clos. Maylis hocha la tête, ne relança pas. Elle avait appris à faire silence de cette façon, par politesse, lorsque sa tante, ou son oncle, l'exigeaient à leur manière. Ainsi la Casedieu faisait-elle partie d'un autrefois brutalement jeté aux oubliettes, et que ses tuteurs n'avaient jamais cherché à ressusciter.

Elle serra les lèvres. Maintenant, les fougères, le souvenir de cette aventure sous leur tonnelle, étaient le début

d'un voyage retour au cours duquel il lui faudrait retrouver les éléments éparpillés d'une longue absence. Ces routes des Landes, poudrées de leur sable, pieux d'une absolue rectitude enfoncés entre les pinèdes, se ressemblaient au point d'égarer les voyageurs. Parmi ces dizaines de chemins, elle désirait soudain retrouver le seul qui ait jamais compté pour elle. Et ce carrefour où tout s'était passé.

Elle essayait de deviner, au bout des quatre routes qui se rencontraient devant elle, les points cardinaux qui crucifiaient l'horizon. Mais à cet endroit, les arbres, plus qu'octogénaires - aux dires d'Auguste - pointaient si haut vers le ciel qu'il lui vint, à force de chercher entre eux de l'espace, une sensation d'oppression qu'elle chassa en respirant plus fort.

- Cette odeur, murmura-t-elle.

Elle se leva, retourna, toujours pieds nus, vers la pinède, se pencha sur un pot d'argile amarré à un arbre, qu'elle crut tout d'abord empli d'eau.

- Il a plu, Mademoiselle, une ondée, hier ou avant-hier, lui cria Auguste. La résine est dessous.

Maylis souleva le pot vers lequel une glu de couleur perle coulait du haut d'une saignée, comme la cire le long d'une bougie. Au fond, sous la surface d'une limpidité de source, luisait une soupe claire, dense.

-Je me souviens, oui, dit elle d'une toute petite voix - le chauffeur s'était approché - ces pots, que nous allions décrocher. Il y avait des hommes, perchés sur de drôles d'échelles.

Auguste expliqua.

- Les gemmeurs, bien sûr. L'eau résinée est bonne à boire, pour les cigales comme pour les hommes. Tenez, chez nous, à Belin, en landes girondines, on nous la faisait consommer contre les maladies, et pour devenir forts. Goûtez donc.

Il avait dû en boire, pour tenir trois longs hivers au creux des tranchées, sans autres désagréments que des rhumes, et la pédiculose de rigueur. Maylis trempa ses lèvres dans le

breuvage, et rit. C'était tiède, un peu amer et pourtant doux à la gorge.

- Si un jour il n'y a plus de ces petits lacs d'eau de pluie, dit Auguste, il n'y aura plus de cigales dans ce pays.

Maylis remplaça le pot dans son cercle de métal. Sa mère lui avait interdit de boire cette eau-là. Ainsi ce qui semblait bon pour les uns pouvait être craint par les autres.

- Il va falloir repartir, Mademoiselle, l'avertit le chauffeur.

Elle soupira. La vision des centaines de pots, alignés comme autant de balises à travers l'immense forêt, l'intriguait. Il y avait une étrangeté, dans cet univers à l'apparence uniforme, sous ce drap vert qui recouvrait la lande. Le chant continu des cigales peuplait la pinède dont le sable évoquait un ancien désert, palpable et partout présent. C'était une création humaine, forêt gorgée de son trésor, mais enracinée dans un terreau de misère, née d'une pâture pour les vents.

- Nous serons à Vielle vers les quatre heures, calcula Henri, et nous l'aurons mérité. Quelle fournaise !

A mesure que la voiture s'enfonçait au cœur de cette sylve qui semblait ne plus posséder de frontière, Maylis sentait à nouveau son cœur battre plus fort. Comment reconnaître l'endroit précis où la vie des siens avait basculé, treize ans plus tôt ? A quel carrefour de pistes cela s'était-il passé ? Sous le soleil sans voile, tout se fondait dans le même décor, les pins, le sable, le ciel blanc. C'était le pays sans colline, sans oiseaux, le fond de la lande, un paradis devenu cauchemar, au creux duquel Maylis s'était débattue de longs mois. Où était cette vie antérieure qui réclamait désormais elle aussi la lumière et la liberté ?

Maylis ferma à demi les yeux. Elle sentait le regard de sa tante, posé sur elle entre des effets d'éventail. Que signifiait ce voyage ? On l'avait simplement prévenue qu'elle aurait à affronter la chaleur d'une journée de plein été, avant de se rafraîchir dans la maison amie où l'on séjournerait un jour ou

deux, près de la mer. Qu'avait pensé Eugénie de ses brusques retrouvailles avec l'enfance ? Qu'elles n'auraient pas lieu ? Que le temps, faisant son œuvre, aurait effacé le souvenir d'une tragédie comme des traces de roues dans la boue d'un chemin ? Maylis dût faire un effort pour discipliner sa respiration.

- La route de Saint Giron, annonça Auguste.

Une piste, en vérité, du modèle courant dans ce pays semblable à nul autre. Avant de s'engager vers le plein ouest, la voiture ralentit pour laisser passer une charrette chargée de rondins et de grumes, puis une autre, au pas lent des bœufs, qui transportait des sacs de pignes au sommet desquels des enfants triomphaient bruyamment. La seule présence humaine depuis plus de cinquante kilomètres.

- Là, peut-être, pensa Maylis.

La couleur des fossés, soudain brunie par un filon ferrique, la présence plus proche, presque menaçante, des grands arbres, le vent qui se levait et poussait devant lui des volutes de poussière et de sable... Maylis revoyait une voiture, décapotée, lancée à toute allure avec d'autres gens à bord. Elle saisit le regard qu'Henri Savayran, à demi tourné vers l'arrière, lançait à sa femme, et l'air neutre qu'affectait celle-ci dans le même instant.

- Peut-on s'arrêter, mon oncle ?

- Hé ! Nous le sommes déjà presque, lui rétorqua son oncle.

- Je voudrais sortir. Là. Sortir.

Elle avait presque crié, déjà ouvert la portière. Auguste s'empessa pour déplier le petit escabeau sous ses pieds. A l'intérieur, les Savayran restaient de marbre, tandis que leur nièce s'éloignait, nez au vent, sur la route du sud. Lorsqu'elle eût parcouru quelques dizaines de mètres, Maylis se retourna et cette fois, la certitude lui vint qu'il s'agissait bien de cet endroit. D'un côté la pinède rasait la piste tandis que de l'autre, une sorte de clairière tapissée d'herbe jaune et de bruyère dégageait la vue

jusqu'à une croix de planches, délabrée, plantée à l'est, en lisière de parcelle.

- Seigneur Dieu.

Le même vent malaxait doucement les cimes dans son murmure. C'était un mouvement majestueux de toute la forêt. La senteur, les ornières ravinant le chemin, tout semblait être resté en place, jusqu'à cette croix aperçue de loin par l'enfant, derrière un grand reflet de soleil.

-Un éclair de lumière...

Il y avait eu parmi des voix d'hommes en colère, celle de Paul Savayran, qui dominait, et s'était imposée, puis le bruit du moteur, les cahots d'une route en mauvais état et la forêt qui défilait de part et d'autre de la route. Que s'était-il dit pour que Savayran se mît de nouveau en colère, et donnât des coups de poings sur l'énorme volant qu'il manipulait comme une barre de navire ? Ève Savayran avait dit quelque chose comme "c'est fini, maintenant", ou "ça n'a plus d'importance". Elle portait une casquette de chauffeur, et une écharpe dont les pans flottaient comme des oriflammes, et venaient chatouiller les joues de la fillette debout entre les deux sièges. Maylis s'était mise à rire.

- On va vite ! On va vite !

La colonne de poussière soulevée par les roues avait fait à l'automobile une traîne de comète qui montait haut dans le ciel. Tout était grisant dans cette course le long d'un double fil de sable, droit comme un i, cap sur l'horizon qui sans cesse fuyait, semblable à celui de la mer. Jusqu'où irait-on, ainsi lancés à travers la forêt ?

- Une lumière, là-bas !

- C'est le soleil sur une pierre, avait dit Ève.

Elle avait été obligée de hausser la voix, tant le moteur emballé faisait de vacarme. Puis elle avait cessé de parler, un court instant et s'était mise à hurler. Un cri, rauque, qui déchirait encore les tympans de Maylis, treize ans plus tard.

- Paul !

Alors il y avait eu un de ces moments où les éléments d'un décor se mêlent, dans un ordre surprenant : la forêt avait basculé soudain vers le ciel, fusionnant avec lui, avant de disparaître. Le soleil avait occupé tout l'espace, avant de s'effacer à son tour, et le cycle avait recommencé tandis que diminuait le bruit du moteur. Maylis avait nagé dans cet éther bizarre ; riait-elle encore tandis que la voiture rebondissait une troisième fois sur son flanc, pour s'immobiliser, roues en l'air ?

Il avait dû passer du temps. Le sable pulvérulent était retombé. A sa place, une fumée noire avait obscurci le ciel. Aux abords de ce qui restait de la Ford et de ses deux occupants, l'herbe rase de la piste fumait elle aussi, loin vers les pins. Couchée sur le côté dans la bruyère, l'enfant avait aperçu cette fin d'incendie, et des silhouettes, aussi, qui se penchaient vers elle. D'où avaient-elles bien pu sortir, ces ombres inquiètes qui la scrutaient ?

- Petite... Seigneur Dieu... pitchou ...

Le vent avait rabattu vers elle un peu de cette brume de nuit, avec son épouvantable odeur. Incapable du moindre mouvement, elle avait senti son esprit l'abandonner, comme une vapeur échappée de sa tête puis, se dominant au fil des minutes, elle avait essayé de se remettre debout. En vain. Tout était calme, dans la puanteur tiède qui baignait la bruyère. Un feu crépitait doucement, tout près. C'était un bon endroit pour s'endormir, sans crainte ni envie. Elle avait fermé les yeux. Tout avait l'apparence d'un rêve.

Debout à quelques mètres de l'endroit où les roues de l'automobile avaient quitté la piste, Maylis se souvenait de son réveil dans une chambre inconnue, de ces autres visages, avec leur angoisse muette, leurs sourires furtifs. Des parents, ses

cousins, qui défilaient au-dessus d'elle, et lâchaient des mots, des phrases difficiles à comprendre.

Tout était donc parti de cet endroit perdu entre lande et bois ?

- Ai-je du chagrin ?

Elle éprouvait soudain une sensation de vide, et se révélait incapable de faire surgir de ce drame un sentiment quelconque. C'était si lointain. Une part de sa vie avait disparu derrière la fumée noire, lui laissant une douleur qu'elle s'obstinait à dissimuler. Il lui en revenait des bribes, des questions laissées depuis en l'état. Elle marcha à pas comptés vers la voiture, laissa son regard errer d'un élément à l'autre du morne paysage forestier, chemins, calvaire en ruine, fossés bordés par des empilements de troncs, et cette voiture plantée au milieu, avec ses occupants figés comme sur une carte postale. Puis elle remonta à bord, sans un mot.

- Démarrez, Auguste, ordonna Henri Savayran d'une voix neutre. Et, se tournant légèrement vers sa nièce, il ajouta : l'endroit où vous avez eu votre accident, tes parents et toi, ressemble à celui-ci, comme à mille autres dans les Landes. Mais c'est plus à l'est.

D'un geste vague de la main, il indiqua une direction. Le vent chaud se faisait plus vif, agitant les motifs de tulle noir qu'Eugénie portait sur son chapeau.

- Vent de montagne fait pluie et boue, dit Auguste.

La nuque étendue contre le capiton de la banquette, Maylis s'était perdue dans la contemplation du plafond. Il y avait, quelque part, entre ce carrefour et la mer, une maison aux formes arrondies dont un pan du toit touchait presque le sol. Un large perron, très blanc, comme l'étaient les murs extérieurs, des tuiles rouges, creuses, d'où s'échappaient en piaillant des moineaux ; et cette cheminée, émergeant de la ligne verte, parfaitement horizontale, des arbres.

" Les stères ", pensa Maylis.

Alignées à perte de vue face à des bâtiments aux obscurs intérieurs, des piles de planches occupaient un espace dont l'odeur, mélange de résine et de poussière, emplissait soudain ses narines. Ces assemblages de madriers fraîchement sciés étaient de gigantesques jeux de construction, des escaliers de temples pareils à ceux des gravures du Mexique. Maylis chercha d'instinct à en apercevoir par la vitre, mais depuis le matin, la route empruntée par Auguste les avait évitées. La forêt semblait un monde sans limites et pourtant fermé sur lui-même, sans autre logique apparente que la rectitude de ses pistes, le calibre de ses grumes que des géomètres sans imagination classaient par tranches d'âges, et l'ordonnance rigide des parcelles. Ainsi, alignés à l'infini, des nains au moutonnement de tendre verdure, ou des arbres adolescents ressemblant de loin à des sapins, jouxtaient des géants dépenaillés que les vents têtus et patients avaient modelés au fil des ans.

- L'usine, dit Maylis à voix basse.

Eugénie Savayran avait entendu. Elle se tourna vers sa nièce.

- Eh, oui, bien sûr, tu penses à la distillerie. On en a assez parlé, à Libourne, je crois.

« Assez parlé ». Elle exagérait, paraissait soudain contrariée. Son visage ne souriait plus guère, pincé comme à son habitude avant la remontrance, ou la leçon. Sa voix s'était faite plus aigüe, avec ces intonations péremptoires qui rendaient par avance l'échange difficile.

- Ca n'a pas d'importance, dit Maylis.

Henri Savayran fit diversion.

- Nous serons chez les Durrugne avant l'orage. A cette allure, et avec ce sable bien sec, n'est-ce pas, Auguste?

- Il faut croire, Monsieur Henri, confirma le chauffeur en relevant la visière de sa casquette.

CHAPITRE 2

Madeleine Darribats passa ses mains sur son front ruisselant de sueur, d'un geste qu'elle acheva, gracieux, autour de son chignon. La forêt en attente de l'orage était un étouffoir aux cimes duquel rien ne bougeait. Des hommes perchés sur leurs échelles de bois sommaires s'échinaient pourtant à saigner les arbres, l'un après l'autre, pour une de ces amasses de plein été qui remplirait à ras bord les *couartes* de résine. Au vingtième de ces lourds récipients qu'elle avait porté sur la tête, à la façon d'une cruche, jusqu'à la barrique de gemme, Madeleine se sentait courbaturée, et tardait à reprendre son souffle. Elle prit une décision.

- Té, celle-là, je me la porterai tout à l'heure.

Elle s'assit au pied d'un pin, rentra la tête dans les épaules, à la recherche d'un peu de détente pour ses muscles durcis par les efforts de la journée. Son esprit restait occupé par la vision de sa belle-sœur Jeanne étendue sur un lit, dans la cabane de résiniers de Lambaste.

- Pauvrette...

A trente ans, Jeanne Pouyau, métayère à la Sorbe, avait une grossesse difficile, et l'obligation qu'elle se faisait de travailler encore à moins de deux mois du terme n'arrangeait rien. Il y avait là une situation dangereuse qui faisait hurler de rage Victor Darribats, le frère aîné de Jeanne que Madeleine avait épousé un peu avant la guerre.

- Et le docteur ? cria Madeleine, quelqu'un l'a vu ?

- T'é, on est allé le chercher, lui répondit un homme. Avec un peu de chance, on le trouvera avant la nuit.

Madeleine contempla le chantier. N'était-ce la puissante fragrance de sa sève, ce baume qui montait au cerveau à force de présence, la forêt réservait à ses travailleurs les rigueurs à peine supportables de sa fournaise estivale. Les arbres se refermaient sur les gens comme des griffes de rapace, l'air manquait dans l'abri trompeur qu'offrait l'ombre, comme si le moindre souffle était absorbé par les troncs, et aussitôt anéanti.

- Et ce bastard de Ripeyre qui ne bouge pas notre part.

Madeleine fulminait, engourdie jusqu'au bas du dos. Le bailleur de la parcelle était de ceux qui refusaient avec obstination de réévaluer la part des métayers-gemmeurs. On avait bien essayé de négocier, en vain. Maintenant, les cours chutaient, et c'était avec leur sueur que les résiniers huilaient la pente de leur ruine. Sans compter la "vaisselle", cette dîme pour l'usure ou la casse du matériel.

Madeleine s'ébroua. La cabane où Jeanne reposait se trouvait à une petite demi-heure de marche. En même temps qu'elle observait les noirs nuages s'amoncelant entre les pins, la jeune femme sentait monter en elle une vague d'angoisse contre laquelle elle se savait impuissante. Jeanne avait eu un premier malaise en fin de matinée. Une accélération de son cœur, des maux de tête violents, des nausées. " J'ai des *bourdous* (bourdons) dans les oreilles..." Elle était repartie, seule, vers la cabane, où elle avait à faire. Dans l'après-midi, un homme avait traversé le chantier pour donner la nouvelle. Ca n'allait pas bien, là-bas. Jeanne avait du mal à respirer, et prenait la couleur des tuiles couvrant la cabane. On s'était décidé à aller chercher le docteur Lubin. Six kilomètres à bicyclette, un voyage.

- Il faut ramener Maurice, murmura Madeleine.

Maurice Pouyau, le mari de Jeanne, gemmait encore plus loin dans les profondeurs du pinhadar, sur une autre parcelle Ripeyre. Le domaine de plus de deux mille hectares, épais et difficilement accessible, s'étendait sur une ancienne lande semée depuis les années dix huit cent quatre vingt. De rares chemins le parcouraient, que l'hiver défonçait. Là gitait le cœur du Massif marensinois, la forêt épaisse aux allures de suaire que hantaient encore quelques personnages de contes à faire peur aux enfants. Là travaillaient aussi les Darribats, et quelques autres.

Madeleine se leva, annonça qu'elle allait sur place, quérir Maurice, après quoi l'on irait à la cabane avec le docteur Lubin.

- Si on lui met la main dessus, pauvre.

Le médecin se dépensait sans compter à travers le territoire de plusieurs communes, au point qu'il fallait attendre jour ou nuit, et parfois les deux, pour recevoir ses soins. Madeleine enfourcha la bicyclette du chantier et s'enfonça dans la forêt. Elle souhaitait l'orage, en même temps qu'elle redoutait, comme toute bonne landaise, l'embrasement des arbres par l'éclair. Au bout d'une vingtaine de minutes de sa pédalée régulière, elle déboucha sur un chantier de gemmage en tous points semblable au sien. Les pins y étaient magnifiques, des quinquagénaires bien entretenus qui donnaient à plein. Un peuple épars de forestiers vaquait entre les troncs, des hommes à nouveau en majorité, et quelques femmes occupées à porter les couartes de résine vers les barriques.

Juché sur un *pitéy* (échelle de résinier), Maurice Pouyau piquait un aubier à près de deux mètres du sol. Son maître Ripeyre faisait saigner à mort cette parcelle, et quelques autres, avant de vendre les arbres exsangues. Diable ! Il fallait produire, compenser les pertes financières dues à la crise, aussi les cares se multipliaient-elles dans la hauteur des pins.

Madeleine appela son beau-frère. Cette fois, elle n'aurait pas le cœur de haranguer ses compagnons, ou de leur enseigner comment leur patron s'enrichissait sur leurs épaules.

- C'est Jeanne, là-bas. Un homme de Lescoumes est passé, qui l'a vue. Elle est mal.

Maurice Pouyau acheva sa pique, puis il descendit lentement de son échelle, releva d'un bon demi-mètre le collier d'un pot, qu'il serra. Il avait encore de l'ouvrage, plus loin dans la parcelle. Madeleine le pressa de n'y plus penser.

- C'est bon, admit-il, d'une voix embrumée par le tabac.

Il était petit, les bras noueux, sec de peau et de silhouette. Des rides profondes barraient son front, ses joues, le vieillissaient. Madeleine lui laissa la conduite de la bicyclette, et s'installa sur le porte-bagage. Très loin encore, un premier roulement de tonnerre annonça l'orage.

- Té, le diable commence à remuer des patates au grenier, dit l'homme. Celui-là, on va se le prendre sur le dos bien avant le soir.

- Alors, dépêche-toi, lui lança sa passagère.

L'air lui pesait de tout son silence, de sa moiteur immobile. Même les cigales semblaient en attente de l'orage et de sa promesse de fraîcheur. Madeleine s'astreignit à respirer profondément. Elle avait hâte d'en finir avec un voyage qui dans d'autres circonstances, l'aurait peut-être amusée. Jeanne allait encore bien, la veille au soir. Que pouvait-il se passer, si près du terme? La chaleur, peut-être ? Il fallait avoir le cuir épais pour la supporter. Madeleine ferma les yeux. Il lui arrivait encore de prier, malgré les moqueries de ses camarades syndicalistes, les communistes surtout, qui raillaient de plus en plus ouvertement les culs-bénis de la bourgeoisie et leurs obligés des églises.

- Sainte Marie, Mère de Dieu...

Maurice ricana.

- Et quoi encore ? Jeanne s'en sortira bien sans ça. Un coup de chaud, je pense.

Il comptait mentalement ses piques de la journée. Entre le lève du soleil et la tombée de la nuit, un bon gemmeur pouvait en faire plus de mille. C'était un travail sans fin, à l'échelle de la forêt, des gestes recommencés sans plus même y penser, comme on pédalait d'un chantier à l'autre sur un chemin de sable.

- Ca va péter fort, diou bibant.

L'orage accumulait ses colères de plus en plus près, mais aucune brise ne s'était encore levée. Dans l'air devenu irrespirable, Madeleine comptait, elle, les minutes. L'arrivée sur le chantier fut pour elle une délivrance. Il fallait faire vite.

- Et où étais-tu passée, encore ? lui cria de loin Victor Darribats.

Madeleine vit son mari s'avancer vers elle. Avec le temps - oh, une année, à peine - elle commençait à s'accoutumer à l'étranger qu'il était devenu pour elle. Du jeune écarteur parti la fleur au fusil en août 14, il ne restait que le souvenir de muscles sur une jambe unique, et celui d'un visage derrière un parchemin de grand brûlé. Les yeux, épargnés, pleins de lueurs mauvaises, trahissaient colères et longues ruminations du malheur. Quelle mouche avait piqué Victor Darribats pour qu'il ne sût se satisfaire d'être sorti indemne du borbier français ? Il en avait repris pour trois ans, en Orient, où l'on continuait la guerre contre les Bulgares. C'était tenter le diable, pour d'obscures raisons, pour les odeurs de poudre et de charniers, ou simplement parce qu'on ne savait plus faire autre chose que se battre, tuer, espérer survivre. La camarade qui veillait avait repéré ce récidiviste, et l'avait châtié. De quelle manière ! Pour Madeleine, et quoi qu'elle fit pour s'en défendre, le bref instant des retrouvailles avec son mari appuyé sur deux béquilles, était à chaque fois une épreuve qui lui serrait le ventre, et le cœur.

- Eh bé, réponds. Où étais-tu ?

Il s'exprimait d'une voix sifflante, les lèvres fermées sur des plaies encore bourgeonnantes. Jean-Marc Ripeyre ne

voulait plus de lui dans la pinède. Trop hostile, toujours à cracher sur tout le monde, sur les propriétaires qui s'enrichissaient de loin comme sur leurs ouvriers, ces moutons qui allaient par troupeaux entiers d'un arbre à l'autre. Mais Victor se fichait bien des interdictions de son patron. Il continuait sa guerre. Plus de Bulgares ? Quelques landais feraient l'affaire. Et on verrait si quiconque l'empêcherait d'aller où bon lui semblait, à travers lande ou forêt.

Madeleine baissa brièvement les yeux. De Victor, elle craignait moins la main qui se levait, parfois, que ce regard où luisait, fugace, le vrai désir de tuer. Elle expliqua.

- Alors, je viendrai avec vous, décida le mutilé.

Il ralentirait tout le monde, à tirer sur ses béquilles, mais nul ne songerait à le lui dire. Victor Darribats faisait partie du décor, et le petit peuple de la forêt, qui en avait recueilli quelques autres, comme lui brisés, s'en accommodait sans discussion. Maurice, son beau-frère que la guerre avait laissé intact, tergiversait. Il aurait bien pris le *bros* (charrette), mais qu'en serait-il alors de l'amas du jour, et du transport des barriques jusqu'à l'usine de Saint Girons ?

Victor s'emporta.

- Et qu'est-ce que ça peut nous foutre, l'amas du jour, et la résine de Ripeyre, et tout le reste ? Qu'il vienne se les saigner lui-même, ses arbres, ce salaud, et porter tout seul sa gemme à l'usine. Peut-être que la foudre aurait la bonne idée de lui tomber sur la gueule, pouta! ou té, un paquet de chenilles, pour lui démanger le cul, diou bibant !

La pinède landaise avait deux ennemis principaux, le feu allumé par l'orage, par quelque mégot, ou cul de bouteille, et les chenilles processionnaires, urticantes et boulimiques, écloses en bout de branches dans leurs gros cocons de fil blanc. Maurice n'insista pas.

- Té, le docteur, avec sa voiture.

Madeleine s'avança, au moment où la lumière grise d'un éclair traversait la pinède. Le docteur Lubin descendit de son attelage. Rond de corps et de visage, les verres des lunettes presque collés à ses yeux, il suait d'abondance sous sa chemise fermée au col par une cravate hors de saison. Les deux frères de Victor, qui étaient allés le chercher, sautèrent à leur tour de la voiture. Lubin résuma l'affaire.

- Elle se congestionne, c'est ça, et respire mal ? Pas bon. Victor montera avec moi, et Madeleine aussi. Maurice, si tu peux te caler à l'arrière, les autres se débrouilleront. T'é, la bicyclette fera l'affaire.

Il embarqua sa troupe sans plus attendre, et prit une piste qui menait droit vers l'orage.

CHAPITRE 3

*L*a demeure de vacances de Jean et Marguerite

Durrugne s'élevait à quelques centaines de mètres du rivage, entre les ondulations de la dune de Vielle. Ainsi placée sur son île de terre brune, sans autre parc que quelques arbustes et de jeunes pins parasols, la grosse bâtisse aux perrons et balcons de bois qu'égayaient, au-dessus des hautes fenêtres du premier étage, des alignements de chiens assis sous les combles, semblait un morceau d'Arcachon perdu aux confins de la Grande Lande. " De la belle fortune, derrière ces planches" aurait-on pu penser sans beaucoup se tromper, à la vue de la villa.

"Elle est faite pour les grands vents de mer", se dit Maylis lorsque l'automobile, après avoir emprunté une rigole de sable au fond de laquelle ses roues avaient longtemps patiné, se fût immobilisée face à son escalier principal.

Auguste aida les passagers à descendre, puis alla s'activer du côté du coffre à bagages, tandis que les hôtes, un homme petit, noiraud de poil comme d'habit, et sa femme, en robe longue boutonnée jusqu'au col, austère gravure d'une mode finissante, s'avançaient bras ouverts.

- Eh bien, vous êtes là, enfin !

Marguerite Durrugne s'approcha aussitôt de Maylis et la toisa avec une ébauche de sourire sur les lèvres.

- Cette petite, que je n'avais pas revue depuis toutes ces années.

Elle avait une voix fluette qui contrastait avec les rondeurs de son buste et de ses hanches.

- Est-elle jolie, oui. Regarde-moi un peu, toi.

Elle avait saisi le bras de Maylis et le serrait si fort que la jeune fille eut un geste de défense qui la surprit, et finalement l'amusa.

- Ainsi donc, tes cousins sont restés à Libourne, regretta-t-elle tandis que son mari la rejoignait.

- Ils avaient à faire, dit Maylis, les yeux baissés.

- Ah, la mignonne filleule, s'extasia Jean Durrugne. Et vous nous aviez caché ça chez les religieuses, Savayran ! Je me souvenais d'un tout petit échalas si pâle. Pardieu, oui, la nature a bien fait les choses.

Ainsi examinée, Maylis se sentit rougir et chercha en vain une contenance, les mains jointes devant son ventre, le regard rivé à ses souliers. Le bruit régulier du vent d'océan lui parvenait, affaibli par la masse de la maison. Elle avait envie de courir vers cette rumeur, releva la tête, découvrit tout près d'elle un garçon qui la dominait d'une bonne vingtaine de centimètres, et lui souriait derrière une fine moustache aux pointes relevées.

- Tu te souviens de moi, Maylis ?

Sa voix était grave, le ton, enjôleur. De qui Maylis aurait-elle bien pu se souvenir ainsi, par obligation ? La société au sein de laquelle évoluaient ses tuteurs était nombreuse, les enfants y étaient légions, de tous âges. Il en venait régulièrement, à Libourne, pour les dimanches en famille qu'autorisait les stricts emplois du temps du pensionnat. On se voyait ainsi une fois par mois, et aux grandes vacances, plus quelques jours à Pâques, et en fin d'année.

- Mathias Durrugne, dit le garçon. Tes tuteurs t'ont tout de même dit à qui tu rendais visite ?

Elle se sentit gourde, ainsi tutoyée comme une adolescente. Le but de cette visite lui importait moins que les échos éveillés en elle par la traversée des Landes. Durrugne...

oui, certes, c'était un nom qu'elle avait entendu parfois, à Libourne. Maintenant, le visage de son hôte lui rappelait celui d'un soldat, ou d'un sous-officier, peut-être, de passage chez les Savayran. "Il a fait une belle guerre" avait dit de lui Eugénie, qui semblait s'y connaître.

- Bien sûr, mentit Maylis.

Le beau guerrier la scrutait avec intérêt. Elle ne connaissait pas le long rivage qui court de l'estuaire de la Garonne à celui de l'Adour ? Il serait donc son guide entre lande et baïnes, pendant que les parents discuteraient affaires, projets industriels. Le désennui passerait par la promenade, et la découverte d'un pays plein de mystères.

Maylis se laissa conduire vers la maison dont l'intérieur assez sommairement meublé évoquait assez bien les brefs séjours que ses hôtes y effectuaient : des sièges en osier et des chaises-longues, des tables campagnardes, quelques aquarelles et gravures aux murs de plâtre blanc, peu des choses, en vérité, du luxe dans lequel ces bourgeois devaient vivre face au Grand Théâtre de Bordeaux. Mathias Durrugne précéda son invitée jusqu'à la chambre qu'elle occuperait, un espace monacal à peine égayé par un meuble de toilette fleuri et dont le seul charme était de donner sur la ligne pâle et très lointaine de l'océan. Maylis se précipita vers la fenêtre, l'ouvrit en grand, heureuse tout à coup de sentir sur son visage une gifle de vent chaud. Elle ferma les yeux, huma longuement ces bouffées de sud qui la pénétraient. Mathias s'étonna.

- Tu as tout de même déjà vu la mer !

Elle secoua la tête, se sentit bête, encore une fois. Aussi étrange que cela parût pour une jeune fille bien née en Aquitaine, elle n'était jamais allée plus loin vers l'ouest que Bordeaux. L'aversion d'Eugénie pour l'océan faisait qu'à la différence de bien de leurs pairs pareillement fortunés, les Savayran n'avaient pas construit à Arcachon, ou à Biarritz.

- Lorsque j'étais petite, dit-elle, et que je vivais dans ce pays. Je crois qu'on m'emmenait à l'océan, quand il faisait très beau.

Mathias avait posé son bagage et attendait, les mains dans le dos. Lorsqu'il jugea que le silence qui s'installa très vite avait assez duré, il rejoignit Maylis près de la fenêtre.

- Regarde, dit-il, juste en dessous.

Elle se pencha, découvrit un bolide bleu, un roadster avec son habitacle étroit, derrière un museau de torpille. Mathias triomphait.

- Hispano, de cette année, l'un des tout premiers modèles, je ne suis pas sûr qu'il y en ait plus de dix en France à l'heure qu'il est.

Il avait l'air vraiment fier, comme s'il avait gagné ce bijou sur le front. Après tout, pensa Maylis, c'était peut-être cela, pour certains, le prix d'une victoire. Des trophées, comme à la chasse, que l'on exhibait dans les courses internationales, ces petites guerres du temps de paix.

- Vous jouez au rugby ? demanda-t-elle.

- Comment as-tu deviné ?

Elle haussa les épaules puis se figea, les mains devant elle dans son attitude de petite fille. Mathias la considéra, un long moment, avant de reculer jusqu'à la porte qu'il franchit, souriant.

- Il y aura encore quatre bonnes heures de jour. Fais vite, Maylis, si tu veux en profiter.

Elle rangea ses affaires en quelques secondes, dans la petite armoire de la chambre, puis rejoignit Mathias Durrugne, qui l'attendait à la proue de l'Hispano. Il flottait à l'intérieur de la maison, et autour d'elle, un air de liberté que Maylis ne connaissait guère à Libourne. Chez les Savayran, tous les gestes des enfants demeuraient sous contrôle strict, même lorsque l'on s'approchait de ses vingt ans. Il fallait dire où l'on allait, pour combien de temps, et il était exceptionnel qu'une permission durât plus de quelques heures, avant la nuit, évidemment.

On faisait donc confiance ce jour-là à Mathias Durrugne, pour la compagnie de la jeune pupille. Maylis grimpa à bord, frissonnante comme une fillette en train de voler du chocolat dans un placard. Mathias alla actionner la manivelle, puis, lorsque le moteur eût fait entendre sa puissance, se hissa à son tour à bord.

- Donc, courant d'Huchet, annonça-t-il.

- Savez-vous où se trouve une maison que l'on nomme la Casedieu ? lui demanda Maylis.

Il parut surpris, eut un petit rire.

- Je crois, oui. Tu y as vécu enfant. C'est à une dizaine de kilomètres d'ici, en direction de Lit-et-Mixe. Exactement à l'opposé de l'endroit où nous avions prévu d'aller.

- Vers Lit-et-Mixe, c'est ça, murmura-t-elle.

- Il n'y a vraiment pas grand-chose à voir, là-haut. Des bleds, au milieu de marécages. En revanche, vers le sud...

Maylis l'interrompit. Son regard le scrutait. Il eut le sentiment que la jeune fille l'implorait

- Il faut que je voie cette demeure, dit-elle.

- Ton oncle m'a recommandé de t'emmener au lac de Léon, et à la plage, ensuite.

- Je sais.

Maylis doutait d'elle, et se faisait violence pour désobéir ainsi. Mais la proximité des murs de sa maison natale ne la laissait pas en repos. Sud ou Nord, quelle importance pour une promenade ? On suivait de toute façon la ligne de l'océan. Mathias hocha la tête. Il subissait ce qui faisait en vérité le charme de sa passagère, ce contraste entre les traits juvéniles de son visage, dans leur douceur qu'il eût pu croire indolence, et l'éclat par instant tragique de ses yeux.

- Soit. Tu ne crains pas la vitesse ?

Elle s'en moquait.

- Eh bien, dit-il, nous irons voir ce lieu si important pour toi.

Les profondes ouvertures de la Casedieu, les rondeurs et arabesques de ses fers forgés, que la mémoire de Maylis avait mises en désordre, étaient bien à leur place sur la façade de la maison. C'étaient, derrière un balcon-terrasse en bois, qui courait sur trois côtés de la bâtisse, une succession d'ogives basques, grandes baies des séjours ou bien fenêtres plus modestes des chambres aux volets clos dont les vents marins, obstinés, avaient effacé la peinture.

La demeure avait été bâtie sur la pente de la dune, ménageant un demi sous-sol de remises et de garages séparés par des niches, ogivales elles aussi, comme creusées pour une statuaire disparue. En haut d'un escalier de pierre blanche, s'ouvrait un large perron. L'entrée de la maison épousait les formes douces de la façade, sous le toit aux pentes dissymétriques. Massive demeure, et pourtant élégante, dominant le village de Saint-Girons d'un côté, ouverte de l'autre sur les profondeurs de la forêt et les ondulations de la dune littorale, la Casedieu se dressait au fond d'un parc épais de chênes et de chênes lièges aux troncs torturés, entre les cimes obliques de pins et de pins-parasols. De l'herbe avait poussé un peu partout, respectant vaguement les formes d'anciennes pelouses, ainsi que le tracé des chemins qui en faisaient le tour, et les joignaient autrefois entre elles.

- Tout cela a l'air bien abandonné, constata Mathias Durrugne.

C'était donc là. Mathias cherchait une faille dans les défenses de la maison. Maylis marcha vers ses murailles striées de gris par les tempêtes, à l'intérieur desquelles dormait sa prime jeunesse, où bruits, voix et parfums reposaient depuis plus de douze années. Parfois, dans ses rêveries, la maison prenait les allures d'une imprenable forteresse, lieu désert où nul n'entrait jamais. Peut-être valait-il mieux ne pas insister, laisser en l'état pierres et fantômes. Maylis eut soudain envie de renoncer, et

s'apprêtait à rebrousser chemin, lorsqu'un cycliste, coiffé d'un béret et vêtu de velours, déboucha d'entre les chênes et s'avança, d'une pédalée laborieuse.

- Il n'est pas possible d'entrer là, prévint-il aussitôt qu'il eût mis pied à terre.

Il était vieux et soufflait fort dans ses vêtements trop chauds pour la saison.

- Qui êtes-vous, je vous prie ? demanda-t-il.

En entendant le nom de la visiteuse, il arrondit ses yeux.

- Diou biban, Mademoiselle Savayran, ça alors, après toutes ces années.

Il jurait entre les poils de sa moustache grise, époussetait son béret contre son genou. Diou biban de diou biban ! Mademoiselle Maylis, de retour en Marensin.

- On voit quelquefois Monsieur Henri, ou Madame Eugénie, dit-il, encore incrédule, eh bien, ça... la petite mademoiselle de la Casedieu. Vous ne vous souvenez pas de moi, bien sûr, Comets, Jean Comets - il avait dit son nom comme une évidence, cherchait chez Maylis un acquiescement - l'ancien contremaître de l'usine, enfin, c'est bien loin, ça, et le reste. Je travaillais avec Monsieur Paul, votre père. Et ma sœur, Blanche, ça ne vous rappelle rien ? Elle venait ici, aider votre mère, pour le ménage, le jardin. Elle a bien passé une vingtaine d'années au service de votre famille, du temps de votre grand-mère, déjà. Vous ne vous rappelez vraiment rien de tout ça ?

Il se tut, brusquement. Aussi loin qu'elle pût remonter dans le temps, Maylis ne revoyait aucun visage, n'entendait aucune voix qui n'appartienne à ses parents.

- Blanche, peut-être, oui.

Tout n'était que limbes où évoluaient de vagues silhouettes, ouvriers de l'usine, paysannes vêtues de noir, portant jusque dans la cuisine des volailles, des œufs et des

cochonnailles, enfants entr'aperçus au loin, sur le chemin de l'école, ou de quelque chantier forestier.

- Je suis désolée, murmura-t-elle.

- Bah, fit Comets, fataliste. Et vous désirez que je vous ouvre la maison ?

- Oui, mais rapidement, prévint Mathias. Le temps change, et la voiture n'a pas de capote.

Ils gravirent les marches derrière leur guide. Le cœur battant, Maylis vit s'ouvrir la porte espagnole aux lourds carrés de bois sculptés. Son père se tenait souvent devant elle, à la nuit tombante. Immobile, les yeux mi-clos, mains dans les poches, il restait là, longtemps, à humer l'air du soir, avant de rentrer. Comets s'effaça devant Maylis.

- Je viens quelquefois, pour aérer un peu, comme le désire Monsieur votre oncle.

A l'instant où elle pénétrait dans la maison, la jeune fille eut la sensation d'être descendue au fond d'une crypte, dans une atmosphère glaciale et confinée qui l'enveloppait comme un suaire. Poussière et humidité avaient imposé leur senteur fade dans le hall, et jusqu'à l'immense séjour dont Comets alla entrouvrir fenêtres et volets.

- De l'air, oui, pour ce sépulcre, dit Mathias d'une voix faussement enjouée.

Une mer de draps écrus recouvrant les meubles avait l'air d'onduler à travers la pièce. Il y avait eu des tapis, sur le parquet, dont Maylis réalisait tout à coup qu'ils avaient fait un jour le voyage de Libourne. Leur trace apparaissait en rectangles plus clairs. Sous la table de la salle à manger de la tante Eugénie avait sans doute été posé le plus vaste, celui-là même que Maylis avait investi, et peuplé de ses jouets, dans sa vie antérieure. "Au moins seront-ils restés dans la famille" pensa-t-elle en marchant vers le piano.

- Madame votre mère en jouait si joliment, se souvint Comets.

Maylis caressa l'instrument, puis elle en souleva le rabattant et plaqua un accord, tirant du clavier un son faible et dissonant. Les marteaux avaient souffert, leurs tampons avaient pris l'humidité.

- Personne n'y a touché, dit Comets. Après tout ce temps, diable.

Planté au milieu de la pièce, le nez en l'air, Mathias Durrugne inspectait solives et poutres maîtresses. Le salon avait des proportions majestueuses encore étendues par le blanc des murs. Les formes arrondies des ouvertures adoucissaient son volume de cathédrale, ménageant par endroits, dans la pénombre de Juillet, des recoins intimes propices au jeu, ou au repos.

Mathias se fit moqueur.

- Ces maisons basques, et cette manie des ogives, tout de même. Rien ne m'empêchera de préférer les angles aigus de la pierre bordelaise. Enfin, il faut bien reconnaître que cette demeure a le mérite d'avoir précédé la mode actuelle. Comment appelle-t-on ça, déjà ? Ce rivage à mourir d'ennui, ce sable à naufrageurs, sur deux cents kilomètres ? Ah, oui, la Cote d'Argent. Hé ! L'Azur était déjà pris. On a l'imagination qu'on peut.

Il rit, heureux de sa trouvaille. La pudeur du regard que Maylis portait sur les lieux et les choses contrastait avec l'orage intérieur que la jeune fille sentait se lever en elle. Brûlant de se libérer des questions qui l'assaillaient, en nuées, elle eût pour un peu poussé Jean Comets devant elle, d'un objet et d'une pièce à l'autre, et sommé le vieil homme de lui en donner les clefs pour ouvrir, autant que pour comprendre. Mais elle choisit de dissimuler son trouble, comme elle avait appris à le faire depuis de longues années, comme si elle continuait à s'appliquer à elle-même l'interdit familial qui avait jusque là gommé la présence même de la Casedieu dans la dune du Marensin.

Mathias continuait à plaisanter. Maylis ne l'entendait pas. Derrière la senteur douçâtre du temps passé s'agitait un sabbat

de bruits, de voix et de formes. Un monde surgissait, qu'elle peinait à reconnaître et dont la proximité l'oppressait. Il y avait des fils, pour la relier à ces choses perdues, comme la silhouette de sa mère, en souriante majesté. Ève Savayran ouvrait une porte et paraissait, affairée comme à son habitude. Elle avait toujours quelque chose à faire entre salon, cuisine et armoires de l'étage. Des ordres à donner à sa domesticité, une visite à préparer, un souci vite chassé par un autre.

Maylis quitta le grand salon, traversa un couloir au plâtre craquelé, gondolé par l'humidité. La cuisine, où les marmites fumaient autrefois dans la pénombre tiède, près de la longue table piquée aux vers, les mouches, tournoyant dans des rais de lumière poussiéreuse, le cellier, au nord, les souillardes où reposaient autrefois gibiers et jambons, les chambrettes des servantes et du jardinier. Maylis pressa le pas, gravit l'escalier de bois verni. Il lui tardait soudain de découvrir le reste.

En haut, les chambres se répartissaient autour d'un carré de parquet que l'on avait aussi débarrassé de son tapis. D'une verrière aux initiales des Savayran tombait une lumière de crépuscule. Maylis ouvrit une porte, crut entendre soudain les voix qui s'échappaient du bureau de son père. Elle voulut croire que ces échos n'étaient que rires, un peu trop bruyants, mais non. Une colère de Paul Savayran traversait la pièce et le palier, se répandait, telle une foudre, à travers toute la demeure, avant de se perdre au bout d'un corridor. Que disait cette rage ? Il y avait dans la petite pièce un lit étroit de style Empire, un secrétaire gris de poussière, quelques livres de comptes dispersés sur des étagères trop vastes pour eux. Maylis quitta l'endroit, ouvrit la porte voisine et s'immobilisa.

Là était le sanctuaire maternel. Le baldaquin sous lequel il faisait bon venir s'asseoir, ou s'allonger, avait perdu ses voiles, et ne conservait que son cadre de bois brun fixé au plafond. Le lit était nu. Draps et matelas avaient disparu, tout comme le couvre-lit en satin qui crissait doucement sous les

doigts, et les oreillers si profonds que l'on pouvait y disparaître presque tout entière. Ailleurs dans la chambre, le mobilier avait été en partie dispersé. Des restes, une coiffeuse dont la glace pivotante avait été enlevée, offrant depuis ses reflets dans la salle d'eau de Libourne, un fauteuil Voltaire à la sellerie éventrée par endroits, orphelin de ses semblables, l'armoire paysanne à l'imposant fronton, trop lourde pour avoir été emportée. Eugénie avait bien fait les choses, délaissant les grosses prises pour du matériel plus maniable, jetant son dévolu sur les objets - guéridons, prie-Dieu, commodes et sièges capables de donner à un intérieur déjà bien fourni quelques touches supplémentaires de goût et de charme cossu.

- Qu'est-ce qui est à moi, ici, hors le passé mort ? murmura Maylis.

Elle se retira. Cette expédition lui devenait tout à coup pénible, l'abattement succédait en elle à l'excitation inquiète des premières minutes. Les lacunes de ses souvenirs l'obligeaient à des efforts de mémoire, le silence qui enveloppait toute chose lui donnait, à chaque pas qu'elle faisait, la mesure d'un temps impossible à remonter.

De nouvelles questions l'assaillaient. Elle s'efforça au calme, contre le dépit qui l'envahissait. A quoi bon demeurer là, à humer plus longtemps l'odeur d'un désastre ? Les voix, les cris, les ombres pressées qui allaient et venaient, sans but, autour d'elle, tout lui évoquait désormais le malheur refoulé, oublié. Elle sortit. Sa chambre était tout près, avec sa porte entr'ouverte comme une invitation. Elle s'en éloigna. Eugénie Savayran avait vidé la pièce, et réparti son contenu entre ses enfants et leur cousine.

- Partons, décida Maylis lorsqu'elle eut rejoint les visiteurs.

Mathias Durrugne s'était affalé à même le drap recouvrant un crapaud et semblait méditer, les mains jointes sous son menton. Debout devant une porte-fenêtre, Jean Comets contemplait le parc, ou sa caricature à l'herbe jaunie par l'été.

Mathias se leva, satisfait. La visite de ce lieu sans vie l'excitait moins que la perspective de se remettre au volant de son bolide.

- Mademoiselle Maylis, voudrez-vous que je trouve quelqu'un pour le ménage ? s'inquiéta l'ex-contremaître tandis qu'ils se retrouvaient tous trois sur le perron.

La question la sidéra. Quelqu'un lui demandait d'émettre un désir, peut-être même de donner un ordre. Elle rougit. Comment faisait-on ces choses-là, à propos d'un tel lieu ? Et de quel droit ? La Casedieu était dans le giron des "Henri", comme on disait. Ils géraient. A dix-huit ans, leur nièce n'avait aucun regard à porter sur leurs affaires. Maylis eut un geste d'excuse. Comets retournerait chez lui sans avoir bien compris la raison de cette visite.

- Bon. Il faut rentrer, maintenant, dit Mathias. L'orage vient.

Il s'impatiait. Accourant du sud, des nues menaçantes s'amoncelaient ; leurs ventres noirs obscurcissaient l'horizon, retenant en eux des grondements encore lointains. Au moment où elle s'engageait dans l'escalier à la suite de son conducteur, Maylis se retourna, vit le vieil homme qui lui tendait une clé.

- Elle ouvre cette maison. J'en ai un double, et puis, il est possible d'entrer aussi par la porte des domestiques.

Maylis hésita. L'idée de garder une clé de la Casedieu ne l'avait pas effleurée. Elle saisit l'objet, sans trop bien savoir pourquoi, salua Comets d'un bref hochement de tête. Son humeur prenait la teinte du ciel. Ainsi allait son tempérament, de la douceur un peu absente et très coutumière que l'on prenait volontiers pour de la passivité, aux colères tristes qui montaient en elle comme des marées, et qu'elle s'efforçait depuis toujours de ne pas montrer. Elle monta à bord du roadster, se cala au fond de l'inconfortable fauteuil passager et se laissa emmener, sans un regard pour la maison blanche aux lignes arrondies.

CHAPITRE 4

*M*athias Durrugne et sa passagère avaient parcouru une dizaine de kilomètres vers l'ouest, au cœur d'une forêt assombrie par le ciel d'encre, lorsque les premières gouttes se mirent à tomber. D'abord timides et tièdes, presque amicales et comme retenues par les nuages, elles se firent bientôt drues, fils tourmentés par de brusques rafales de vent.

L'habitable de l'automobile n'avait pas de protection; l'averse eut vite fait d'inonder les sièges, et leurs occupants. Maylis n'avait emporté pour ses cheveux qu'un châle de tissu léger, une protection illusoire contre la colère grandissante du ciel.

- Regarde, il y a des grumes en bordure de fossé, lui dit Mathias. Le chantier ne doit pas être bien loin.

Des entassements de troncs à l'orée d'un chemin attestaient un travail humain récent. Mathias engagea l'Hispano sur une piste à peine praticable et l'averse, filtrée par les cimes, se fit un peu moins violente. Au bout d'un kilomètre de cahots et de glissades au fond des ornières du chemin, la voiture déboucha sur un espace vaguement dégagé, un arial de chênes au centre duquel se dressait une cahute en planches. L'arrivée de la voiture fut saluée par un long roulement de tonnerre.

- Une cabane de résiniers ! s'écria Mathias, l'air triomphant. Nous sommes sauvés.

Transpercée par la pluie, Maylis frissonnait. Devançant sa pensée, Mathias lui promit un feu qui la réchaufferait. Le bois ne manquait pas, par là, et du chêne, même.

- C'est un grain de mer déplacé en forêt, plaisanta-t-il. Dans moins d'une heure, il fera de nouveau grand soleil.

Tandis que son compagnon tendait une bâche de toile entre le coffre et le capot du cabriolet, Maylis se hâta vers la cabane. Qui pouvait bien habiter pareille bicoque de planches mal ajustées ? Une fenêtre de guingois, la porte entr'ouverte par une huisserie grossière, tout indiquait l'abri hâtivement construit, avec du matériau médiocre. Maylis entra.

L'intérieur sentait la résine, et le moisi. Dans une pénombre grise comme les murs, la jeune fille distingua, à même la terre, face à une cheminée de plâtre, une table avec trois chaises. Des étagères pour la vaisselle, deux grosses miches de pin noir sur l'une d'elles, et des outils, appuyés un peu partout contre les parois, complétaient le décor.

Maylis se dirigeait vers la cheminée lorsqu'elle perçut, tout près, un souffle entrecoupé de ronflements. Dormeur ou animal ? Cela venait du fond de la pièce, d'un espace obscur à demi fermé par une mince palissade. Elle s'avança. Un chien se fût déjà manifesté. Poussée par une subite curiosité d'enfant, Maylis contourna la cloison et découvrit une femme, allongée à même un sommier de toile, sous un édredon ne laissant dépasser que ses pieds, ses bras, et son visage tourné vers le mur.

Mathias pénétra à son tour dans la cabane.

- Et bien, où es-tu, dans ce schwartz ?

Il finit par apercevoir la silhouette claire de Maylis, s'approcha à son tour.

- Seigneur Dieu, murmura Maylis, cette personne est très malade.

Elle avait la voix rauque, soudain. Mathias se pencha. La dormeuse râlait doucement. A travers l'édredon, ses mains serraient son ventre qui oscillait et rampait sous le tissu écarlate.

- Tudieu, je vois ça.

Il posa la main sur l'épaule de la femme, qu'il attira doucement vers lui, fit basculer le reste du corps, souleva l'édredon. Maylis eut un mouvement de recul. La femme était enceinte, son ventre pointait sous un jupon de lin. Son visage avait la couleur des briques, avec au front les traces bleutées de veines. Derrière ses paupières à-demi closes paraissaient les lunes blafardes des yeux, ses lèvres avaient disparu, comme happées par la bouche. Une vieille, au sommeil tendu par des douleurs, au plus profond.

- Elle meurt. Mathias, je vous dis qu'elle meurt.

- Mais non.

Mathias Durrugne se redressa, perplexe. Maylis implorait son regard, mais le beau guerrier esquivait, gardait la tête basse. Dehors, l'orage donnait à plein. La foudre tomba, tout près, dans un fracas de fin du monde.

- Il faut l'aider, faire quelque chose, dit Maylis, qui se sentait pâlir et dû prendre appui contre le mur. Emmenons-la.

- Comme ça, sans prévenir quiconque, et sous ce déluge ? Nous ne sommes rien pour elle. Il y a des gens, par ici, qui s'en occupent, sûrement, qui ont dû aller chercher un médecin. Cette forêt a l'air vide, comme ça, mais ils sont des milliers, à y vivre.

Fascinée par le spectacle infâme, Maylis ne l'entendait pas. Jusqu'à quel point cette face pourrait-elle se consumer ? Les yeux allaient-ils quitter leurs orbites, et rouler vers les seins énormes que la souffrance agitait mollement sous la toile de la chemise ?

- Nous ne pouvons pas la laisser ici, Mathias.

Il allait et venait le long du lit, jetait à la dérobée des regards vers la femme. C'est donc pire que les tranchées ? se demanda Maylis, qui posa la main sur son bras, et l'arrêta.

- Mathias, je vous en prie.

- Tu as raison, décida-t-il. Nous allons la conduire.